UVIC - McPHERSON
3 2775 90429210 8

PQ2607
U53D35

UNIVERSITY
OF VICTORIA
LIBRARY

DÉLIBÉRATIONS

LES CAHIERS DE PARIS

dirigés par Claude Aveline et Joseph Place.

PREMIÈRE SÉRIE, 1925. CAHIER I.

LE TIRAGE DE CHAQUE CAHIER EST LIMITÉ A 1500 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SAVOIR : 50 EXEMPLAIRES, N^os^ 1 A 50, SUR VERGÉ D'ARCHES, 1425 EXEMPLAIRES, N^os^ 51 A 1475, SUR VÉLIN D'ALFA DES PAPETERIES LAFUMA, 25 EXEMPLAIRES, N^os^ 1476 A 1500, SUR PAPIER DE MADAGASCAR (CES DERNIERS SOUSCRITS PAR LES MÉDECINS BIBLIOPHILES ET LES BIBLIOPHILES DU PALAIS)

EXEMPLAIRE N° 1143

GEORGES DUHAMEL

DÉLIBÉRATIONS

LES CAHIERS DE PARIS
11, rue du Départ (14e)
PARIS
1925

UNIVERSITY OF VICTORIA
LIBRARY
Victoria, B. C.

Tous droits réservés.
Copyright by Georges Duhamel.
1925

Le premier des essais recueillis ici développe cette proposition que les écrits sont des actes.

C'est sans doute parce que je trouve, dans mes trois essais, un même besoin, un même parti d'actuel, d'actif que je les réunis aujourd'hui.

Dans le premier morceau, L'Écrivain et l'Événement, *je prie que l'on reconnaisse une sorte d'improvisation oratoire. Ce discours fut composé et prononcé à la fin de l'année 1919.*

Le second me fut demandé par M. Maynard Keynes, en 1922, pour la revue Reconstruction, *qui paraissait alors en plusieurs langues.*

Le troisième morceau date de 1921 ; c'est le récit d'un voyage que je fis, au printemps de cette année-là, avec Charles Vildrac, en Tchéco-Slovaquie.

Je veux croire que cette brève introduction empêchera mon lecteur de chercher, dans les pages suivantes, autre chose que ce qu'il y doit trouver.

G. D.

I

L'ÉCRIVAIN ET L'ÉVÉNEMENT

Dans un poème des *Pensées d'Août* portant, pour tout titre, une dédicace à M. Villemain, dans une de ces pièces qu'il appelait lui-même des « épîtres à demi critiques », Sainte-Beuve, présentant les héros du romantisme, dépeignait en ces termes Hugo et Vigny :

Hugo, dur partisan
(Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,
Un baron féodal) combattit sous l'armure,
Et tint haut sa bannière au milieu du murmure.
Il la maintient encore, et Vigny, plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi rentrait.

Ces vers médiocres marquent une date dans l'histoire de la littérature. L'ombre que la montagne sacrée projette sur la plaine s'enrichit d'un dessin nouveau, car la tour

d'ivoire, évoquée jadis par le latin, dresse sur le ciel moderne son orgueilleuse silhouette. Voici donc baptisé, c'est-à-dire reconnu, adopté, sacré, le lieu hautain où les poètes chercheront un refuge, établiront leur repaire.

A cette locution qui, sous la plume de Sainte-Beuve, était, à tout prendre, une réminiscence heureuse, une image adroite, à cette locution va correspondre désormais une indéniable réalité esthétique et morale.

Certes, les écrivains des siècles précédents connaissaient le prix de la solitude. Certains même avaient pu, comme jadis le guerrier hellène, donner à leur isolement le caractère et la dignité d'une véritable retraite sous la tente. Mais la tour d'ivoire est essentiellement une construction du XIX^e^ siècle ; c'est de l'architecture contemporaine. La tour d'ivoire caractérise un style, exprime une doctrine et traduit une révolution des mœurs et de l'esprit.

Las du siècle, tourmenté par de hautes conceptions morales et religieuses, Blaise Pascal peut, à trente-deux ans, s'aller ense-

velir dans la tombe aristocratique de Port-Royal. Sollicité par une foi exigeante, Racine peut, au faîte de sa fortune littéraire, délaisser le monde pour les devoirs de son foyer et de son salut. Personne ne songera à dire de ces deux grands hommes qu'ils se sont enfermés dans la tour d'ivoire.

Il faut la tourmente romantique pour que soit définitivement annexée au domaine de l'écrivain cette tour altière dont il est seul à connaître les secrets et à posséder les clefs.

Jusqu'au XIX^e^ siècle, les écrivains ont sagement estimé qu'ils avaient pour mission de contempler les hommes, la nature, les mille spectacles de l'univers, d'en retracer des images scrupuleuses ou fantaisistes, de tirer, enfin, ou de laisser tirer de leurs observations des enseignements et des lois. Ils ont, pour parfaire leur ouvrage, ou pour céder à des dispositions profondes, ou pour assouvir leur tristesse, ou pour se soustraire à d'impitoyables adversaires, élu, peut-être, asile loin du tourbillon de la société. Ils n'ont pas cru, dès le principe, que leur sérénité serait au prix d'une réserve farouche

et qu'il leur faudrait, pour demeurer purs, pour remplir leur mission, s'abstraire de la vie et consumer leur âge dans un empyrée interdit au commun des hommes.

C'est avec le romantisme qu'apparaît cette tournure d'esprit, cette fierté intraitable, ce goût d'une solitude presque agressive, ce besoin d'approfondir un fossé entre la vie tumultueuse et le tabernacle secret où l'écrivain reçoit les confidences de la muse.

Les romantiques ont tous revendiqué cette prérogative. Tous, nous le verrons bientôt, n'en ont point fait constamment état; mais tous ont, avec ardeur, avec arrogance souvent, réclamé un droit que personne ne leur discutait et dressé une tour d'ivoire là même où aurait suffi la tente transparente du chef offensé.

Sur les promontoires, à la cime des récifs, à la crête des monts, d'innombrables tours d'ivoire se sont élevées depuis. Le Parnasse a construit les siennes, particulièrement froides et sonores. Le symbolisme en a édifié de farouches, plus âpres, plus inaccessibles, plus impénétrables que toutes autres. Pen-

dant la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe, cette doctrine de la retraite superbe, cette doctrine à peine contrariée par le naturalisme, a prévalu. Maints nobles esprits ont adopté ce principe que la pure et haute œuvre d'art ne saurait s'élaborer que dans le silence crénelé d'un donjon. L'art est apparu comme une manifestation spirituelle absolument gratuite, indépendante des événements et des régimes, aussi dépourvue d'utilité pratique que de conséquences sociales, étrangère aux grandes tempêtes humaines qui perturbent le monde sans réellement changer la face de l'âme, sans altérer l'aspect d'éternité de l'âme.

Un mot, un mot riche, à coup sûr, de significations pénibles et de résonances dérisoires, un mot a été proposé en épouvantail à la troupe qui s'évertue sur les flancs du Parnasse. Le mot « politique » jouit, à juste titre, d'une réputation déplorable et qu'on ne saurait relever.

Pour les uns, source de toutes les erreurs, pour les autres, vase de toutes les sottises, pour le plus grand nombre, cause de toutes

les compromissions et de toutes les déchéances, la politique semble bien aux antipodes de la pureté. Elle fut, dit-on, et demeure l'écueil de maintes vocations, brillantes à leur début. Elle souille et empoisonne à jamais l'atmosphère idéale où doit respirer le génie. Contre le ressac bourbeux de la politique, la tour d'ivoire doit élever ses contreforts puissants et ses murailles imperforées.

Qu'on ne juge pas ce tableau trop poussé. J'expose le procès en toute impartialité. Je fais état de toutes les opinions, bien décidé que je suis à en discuter les excès et les faiblesses, le bien fondé ou la présomption.

§

La tourmente qui vient de dévaster l'Europe est à peine apaisée que, déjà, la discussion recommence, mêlée à toutes les querelles qui divisent en ce moment le monde des lettres.

Le directeur des *Marges*, M. Eugène Montfort a, durant l'armistice, repris le débat.

Les termes de son plaidoyer montrent à quel point la question de la tour d'ivoire demeure brûlante.

Ému par la violence passionnée qui entraîne les écrivains contemporains dans le tourbillon des événements, M. Montfort se demande et demande à ses confrères s'il n'est point dangereux pour les destinées de l'art de laisser les préoccupations sociales ou politiques troubler, comme une bise véhémente, le miroir d'eau limpide et réfléchissant que l'âme de l'écrivain doit offrir à l'univers.

A l'entendre demander s'il n'est pas nécessaire, pour l'écrivain, de s'affranchir des soucis de l'époque, on sent que le directeur des *Marges* tient sa réponse personnelle toute prête. On devine, on comprend qu'à son avis la pureté de l'art est en péril. M. Montfort brûle évidemment de rappeler le monde des lettres au culte de la tour d'ivoire.

Quelles que soient les réponses que recevra M. Montfort, si précieux que soient les renseignements qui vont se trouver versés au débat, rien ne saurait modifier l'espèce

d'examen historique que nous désirons entreprendre.

Prenons texte de cet appel, enregistrons le souci que manifestent, avec M. Montfort, beaucoup de nos contemporains et recherchons d'abord dans quelle mesure la participation de l'écrivain à l'événement met en péril le sort des belles-lettres.

§

J'ai prononcé les mots d' « examen historique ». A la vérité, cette formule est quelque peu présomptueuse.

Qu'il nous suffise de dénombrer toutefois les exemples illustres qui peuvent se présenter naturellement à notre mémoire. Voyons si les grands écrivains se sont, en réalité, comme on aimerait à nous le faire croire, dispensés de réagir ou de participer aux grands événements de leur époque. Cherchons s'ils n'ont pas, au contraire, élevé souvent la voix dans le tumulte des partis.

Je m'excuse de remonter très loin dans

nos souvenirs. Mais nous faut-il, parce qu'il est lointain, renoncer au témoignage d'Aristote? Non pas! Commençons donc par Aristote et rappelons que ce grand homme dut, à deux reprises, fuir Athènes pour échapper aux persécutions dont étaient l'objet les partisans de la Macédoine; la première fois en 348 avant Jésus-Christ, la seconde fois en 323, au moment de la mort d'Alexandre.

Faut-il parler de la hardiesse politique d'Aristophane? Elle éclate à toutes les pages de ses comédies. Elle fut telle qu'en 388 elle provoqua la promulgation d'une loi limitant, par représailles, les libertés de la scène.

Nul ne voudra croire que c'est pour avoir dérobé une coupe sacrée qu'Ésope fut condamné à être précipité de la roche Hyampée. Autant vaudrait rechercher des causes autres que politiques à l'exécution de Socrate.

C'est pour avoir trempé dans la conspiration de Pison que Lucain, dont le caractère n'égala certes point toujours le génie, dut s'ouvrir les veines. Si le même genre de mort fut infligé à Pétrone par Néron, c'est moins à cause d'une jalousie d'esthète que

pour punir le poète d'avoir participé à un complot politique.

Juvénal dut à ses réactions contre les hommes et les événements de son temps d'aller végéter hors de Rome dans quelque lointaine colonie. Épictète fut banni sous Domitien.

Nous le voyons, l'exil et la mort jouent, dès l'antiquité, un rôle considérable dans la carrière des hommes qui maniaient le style, la parole ou la lyre.

Mais que dire de Dante, chassé de Florence en 1301 ? Était-il indifférent à l'événement, celui qui subit la vengeance d'un parti, vit sa maison rasée et ses biens confisqués, celui qui mourut en exil après de longues années de tribulations et de désespoir ?

N'oublions pas que nous devons les *Mémoires* de Philippe de Comines aux loisirs forcés que lui procurèrent sa disgrâce et son emprisonnement à Loches.

Pourquoi ne pas citer Camoëns, le poète des *Lusiades*, exilé aux îles Moluques et finalement jeté en prison pour ses jugements satiriques sur le vice-roi de Goa.

Ne dites pas que la liste s'allonge : elle n'est qu'à son début et il est de notre devoir de la dresser si nous voulons éclairer notre religion.

Voici Étienne Dolet, imprimeur et écrivain, banni, condamné par deux fois à mort et brûlé vif à Paris en 1544.

Milton, pur poète, n'hésite pas à prendre violemment parti, en face du trône, et à défendre le droit des peuples contre le sceptre.

Bacon, le grand Bacon, se trouve si gravement compromis dans l'exercice des fonctions publiques, dont il s'acquitte d'ailleurs de façon déplorable, qu'il est, en 1621, condamné à la prison et à l'amende. Ces aventures politiques ne l'empêchent point, que je sache, d'être un des sommets de la pensée humaine.

Clément Marot, impliqué dans l'affaire aussi politique que religieuse dite « affaire des placards », doit prendre une fuite prudente et se réfugier en Italie.

Scarron met son malicieux talent au service des passions politiques de l'époque : c'est lui qui rédige la *Mazarinade*.

N'est-ce pas pour s'être mêlé de juger les choses de son temps que Saint-Évremond fut condamné à la Bastille et dut s'en aller mourir à la cour d'Angleterre?

Puisque nous passons en Angleterre, citons Daniel de Foë qui a connu, pour délits d'opinion, les joies du pilori et une condamnation à deux années de prison.

Mais voici le XVIII^e^ siècle et Voltaire qui, tant pour sa verve satirique que pour ses idées, connut la bastonnade, la prison, les persécutions les plus variées, et qui n'en renonça pas pour cela à s'intéresser aux événements de son temps.

Voici Diderot qui vit par deux fois suspendre la publication de l'*Encyclopédie* et qui fut même enfermé à Vincennes où Rousseau l'allait visiter, ainsi qu'il est dit dans les *Confessions*.

Quant à la participation de Rousseau aux mouvements de son siècle, elle est aussi connue que les persécutions dont il fut l'objet.

Voici la Révolution et, de nouveau, le sang coule. Chamfort, ami de Mirabeau, adver-

saire déclaré des Jacobins, est contraint de choisir entre la prison et le suicide. L'auteur de *La Jeune Indienne* choisit le suicide.

Le sort de Chénier et de Roucher est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire un long commentaire.

Fabre d'Églantine mêle, sur l'échafaud, son sang à celui de Danton et de Camille Desmoulins.

Époque terrible, en vérité, époque ardente où les mots « tour d'ivoire » n'auraient eu absolument aucune signification puisqu'on voit jusqu'au tendre et timide Florian mêlé au mouvement révolutionnaire et arrêté comme suspect.

Ils sont rares, alors, ceux qui demeurent impassibles au bord du tourbillon des événements.

Chateaubriand, — si « tour d'ivoire » par bien des points, — est d'abord « émigré », puis secrétaire d'ambassade, sous le Consulat, puis, sous la Restauration, diplomate, ministre, polémiste.

Benjamin Constant, le romancier d'*Adolphe*, prouve que l'on peut apporter la

plus grande passion à changer maintes fois d'âme et de camp et, néanmoins, écrire un admirable chef-d'œuvre.

Puisque nous avons cité Constant, citons Mme de Staël qui a connu toutes les variétés d'exil, et ce pour des raisons qui n'étaient point littéraires, mais bien politiques.

Et Paul-Louis Courier! victime, sous la Restauration, de son audace et de sa popularité. Ci: deux mois de prison et deux cents francs d'amende. Il faut avouer que c'est pour rien.

N'oublions pas que la jeunesse de Schiller fut tout entière dévouée aux idées républicaines et à la satire fougueuse du despotisme.

Et venons-en tout de suite aux romantiques français. Comme je le disais tout à l'heure, ils ont érigé la tour d'ivoire ; il faut pourtant reconnaître qu'ils en ont, avec courage, abandonné bien souvent les murailles tutélaires.

Hugo, le plus grand de tous, a passé dix-huit ans dans l'exil, la moitié de ses écrits forme un commentaire véhément aux évé-

nements de son époque. Cette lyre géante a vibré de toutes les indignations, de toutes les colères, de toutes les pitiés. Si Victor Hugo a jamais vécu dans la tour d'ivoire, c'est, il faut le reconnaître, que les gouvernements tyranniques lui en ont fait une geôle.

Puisque nous avons prononcé le beau nom de Hugo, pourquoi ne point ajouter que son fils Charles a connu, en 1851, les plaisirs de la prison pour avoir écrit un article retentissant sur la peine de mort.

Et Lamartine ! Lamartine que nous trouvons à la tête du mouvement révolutionnaire de 1848 ! Je sais, je sais que celui-là pourrait donner raison aux partisans de la tour d'ivoire ; il semble, pour gravir la tribune, avoir abandonné la lyre. Mais il demeure, à cet égard, une véritable exception.

Il faut ajouter qu'en 48 on vit jusqu'à la bénigne George Sand rédiger des « Lettres au peuple » et se mêler avec ardeur au mouvement social.

Cette énumération, déjà longue, n'est pas

finie. On ne saurait donner trop d'exemples lorsque il s'agit d'élucider un problème et d'entraîner une conviction.

L'amende, la prison, l'exil, la peine capitale ! L'histoire des lettres est toute retentissante du tintement des clefs qu'agite le garde-chiourme, du bruit de la hache et de la voix des juges. Et l'on oserait dire que toutes les grandes œuvres se sont élaborées dans le silence du cabinet, au fond d'une retraite douillette et pacifique !

Nous n'avons pourtant pas fini : voici Lamennais, condamné en 1840 à un an de prison pour ses théories socialistes.

Henri Heine, à cette époque, vivait dans un exil volontaire, après trois années d'âpre lutte révolutionnaire dans son pays.

Victor Cousin, qui avait vu son cours suspendu en France, fut encore plus durement traité pendant son voyage en Allemagne, puisqu'il purgea six mois de captivité et ne dut son élargissement qu'à l'intervention de Hegel.

Et nous ne pouvons pas oublier Shelley, obligé de fuir de maison en maison, de

ville en ville pour se dérober aux poursuites du pouvoir. Nous ne pouvons pas oublier Byron allant guerroyer contre le Turc, aux côtés des Grecs opprimés, et trouvant la mort dans cette croisade.

Et maintenant il faut parler de la Russie ; il faut parler de cette terre classique de l'oppression et de la violence ; il faut parler de cette Russie dont les admirables écrivains n'ont jamais cessé d'élever de pathétiques protestations contre les institutions, les hommes et les événements.

Pouchkine, banni, a vécu en disgrâce de 1820 à 1824.

Tourguenev, la modération et la raison mêmes, a encouru cette manière de bannissement que représentait, pour les nobles, l'exil dans leur terre. Il a vécu dans cet exil, jusqu'en 1854.

Dostoïevsky a été condamné à mort en 1849. Gracié, il a toutefois passé quatre années dans ce bagne d'où il nous a rapporté les effarants *Souvenirs de la maison des morts*.

Le poète polonais Adam Mickiewicz a été

emprisonné et banni par le gouvernement des Tzars.

La vie de Tolstoï est une longue lutte contre les forces oppressives et une longue protestation contre l'événement.

Gorki a été jeté en prison après la révolution de 1905. Son activité littéraire est intimement mêlée à son activité politique.

Les Scandinaves n'ont rien à envier aux Slaves : Bjœrnson, pour son attitude républicaine, a été condamné à un an de prison en 1879.

Ibsen, bien qu'il ait écrit dans un de ses poèmes : « Le bruit des masses m'épouvante, je ne veux pas laisser éclabousser mon habit par la boue des rues ; je veux, en pur vêtement de fête, attendre le jour de l'avenir », bien qu'il ait, dis-je, avoué son goût pour la solitude et la tour d'ivoire, Ibsen, dans sa jeunesse, a subi la grande contagion révolutionnaire de 48 ; il a dédié des poèmes aux Hongrois révoltés ; il a excellé dans la satire politique ; il a composé des écrits noblement tendancieux qui montrent que l'événement le passionnait.

Mais revenons en France. Citons Michelet, récidiviste du délit d'opinion, Michelet qui vit suspendre son cours et à qui le Deux Décembre coûta sa situation aux Archives.

Nommons Proudhon, dont les interventions dans la presse eurent tant d'énergie que cet écrivain fut traduit en Cour d'assises en 1842 et emprisonné en 1849.

Et tant d'autres, tant d'autres dont le nom est illustre et l'œuvre considérable : le cher Verlaine qui dut, lui aussi, quitter la France après la Commune ; Zola qui, pour prix de sa franchise, se vit condamné à un an de prison, à trois mille francs d'amende — c'est réellement bon marché — et enfin à une sorte d'exil en Angleterre.

J'entends que l'on va m'objecter les noms vénérés de Flaubert, de Baudelaire. Cette querelle entraînerait enquête. Pour Flaubert, il faudrait relire les lettres de 1870 et 1871. Flaubert garde national ! voilà qui n'est guère « tour d'ivoire ». Quant à Baudelaire, il suffit sans doute de relire *Mon cœur mis à nu* : « Mon ivresse en 1848... Ma fureur au coup d'État... »

Et nous voici dans l'époque contemporaine. Il n'y aurait, hélas ! que trop de choses à dire et trop de noms à citer. Force nous est d'être incomplet. D'ailleurs, dans cette rapide énumération, n'avons-nous pas oublié maints héros ? Fénelon, par exemple, qui mourut en disgrâce après sa noble « Lettre à Louis XIV ». Et tous les philosophes italiens des XVI^e^ et XVII^e^ siècles : Vanini, condamné au bûcher, après arrachement de la langue, à Toulouse, en 1619 ; Campanella qui fut plusieurs fois soumis à la torture et passa dans les prisons vingt-sept années de sa vie ; Giordano Bruno, brûlé vif à Rome, après une carrière digne de son caractère admirable.

§

Parmi ces grands noms que nous venons de citer, il y a des saints et des martyrs ; certains ne sont que des esprits ardents ; certains ne sont que des âmes malheureuses harcelées par la passion. Mais quel enseignement se dégage de cet amas de faits !

Qu'auraient donc pensé de la tour d'ivoire ces génies courageux qui n'acceptaient point l'injustice et l'infamie comme des réalités inéluctables ?

Tous ces hauts esprits, tous ces maîtres de la parole se sont refusés à jouir de leurs dons dans une solitude aussi paisible qu'égoïste. Ils ont mis leur plume et leur pensée au service des grandes causes. Ils se sont élevés contre les oppresseurs, ils en ont dénoncé les crimes. Ils n'ont pas voulu se solidariser avec les acteurs de drames déshonorants ; ils n'ont pas voulu demeurer les complices soumis d'événements honteux. Tous, ou presque tous, ont chèrement payé leur indépendance d'esprit et compromis sans hésiter leur carrière, leur bonheur, leur vie même.

Pareille glorieuse disgrâce ne fut à redouter ni pour le laborieux M. Faguet, ni pour le prolixe M. Georges Ohnet.

A coup sûr, la limpide et indigente existence d'un Octave Feuillet est à donner en exemple à tous ceux qui redoutent de meurtrir leur talent dans la bousculade des événements. Mais quel écrivain digne de ce

nom hésiterait entre la destinée d'Octave Feuillet et celle de Dante Alighieri ?

Faut-il un surcroît de documents et de preuves ? Ajoutons alors qu'à côté de tous ces grands hommes qui ont, dans leur participation à l'événement, trouvé la ruine, le désespoir ou la mort, il y en a un nombre infini d'autres qui ont pu se mêler des affaires publiques avec bonheur, honneur ou profit : Eschyle a combattu à Marathon, à Salamine et à Platées. Sophocle a, par deux fois, rempli les fonctions de stratège. Tacite, sous Nerva, obtint le consulat. Pétrarque accomplit de nombreuses missions diplomatiques, il fut même le négociateur d'un traité de paix entre Gênes et Venise. Montaigne a rempli des fonctions publiques dans sa province. L'Arioste, en 1522, accepta du duc Hercule Ier un emploi de gouverneur de district, dans les Apennins. Cervantès, soldat, laissa une de ses mains dans la bataille ; il prit part au combat de Lépantes. Swift fut, avec ardeur et inconstance, tantôt whig et tantôt tory. Sheridan fut membre de la chambre des Communes. Gœthe,

l'Olympien, assistait à la bataille de Valmy ; le soir de cette bataille, il annonça « la naissance du monde nouveau ». Gœthe fut un poète, un savant et un homme politique.

§

C'est assez ! Je m'arrête, non faute de noms, mais pour ne point aggraver notre discussion en accumulant les arguments desséchés de la statistique. Je m'arrête en faisant remarquer que, fidèle à mon titre, j'ai cité uniquement des poètes ou des penseurs faisant figure d'écrivains. J'écarte du débat l'exemple des innombrables savants, musiciens et peintres qui ne crurent pas indigne de leur génie de prendre parti dans les grands conflits sociaux, j'écarte les hommes d'État dont l'événement est en quelque sorte le métier même, je les écarte, bien que, parmi eux, il y ait des Cicéron.

Pour impressionnants que soient tous les témoignages cités, ils demandent examen. Malgré notre respect des maîtres dont nous venons d'évoquer les hautaines figures, nous

sommes prêts à reconnaître leurs erreurs et à passer condamnation, s'il y a lieu. Tous ces hommes admirables ont-ils eu tort de quitter le monde des idées, d'abandonner le royaume des images pour descendre dans l'événement?

Cela revient à demander si les écrivains dont nous venons de résumer les aventures ont failli à leur mission.

Eh bien! pour presque tous, je réponds non.

Je ne pense pas qu'il existe quelque chose qui serait une mission d'écrivain distincte de ce que l'on peut appeler plus généralement la mission d'homme. Je mets en principe que tout homme, si considérable que soit le génie dont il est le réceptacle, le substrat, ne peut, sans indignité, sacrifier son devoir d'homme à son devoir d'écrivain et humilier celui-là devant celui-ci.

J'ai prononcé les mots de réceptacle, de substrat, je reviens sur ces mots qui donnent la partie belle à l'adversaire. Je reviens sur ces mots pour les commenter et les expliquer.

Si le génie est un don, à l'origine, il est aussi, selon une formule célèbre, une longue patience. Il n'y a guère d'exemple d'un génie demeuré complètement étranger à la personne qui le porte et le fait fructifier. Comme l'a si bien remarqué Emerson, c'est le caractère qui prime, c'est le caractère qui assure au génie ses plus belle conquêtes. Un génie merveilleux recueilli dans un vase médiocre, une semence précieuse confiée à une terre ingrate, cela sans doute existe et a existé ; mais c'est un spectacle discordant et pénible, et nous aimons surtout ceux d'entre les grands hommes qui ont visage de héros, ceux qui, en dépit de leurs fautes ou de leurs erreurs, se montrent dignes du génie que la nature leur a confié. Il n'y a pas de grandes âmes sans faiblesse ; mais il n'y a pas de grandes âmes qui n'aient, à quelque moment de leur existence, donné par des actions, la mesure de leur richesse.

Cette digression nous ramène à notre point de départ. En règle générale, tant vaut le génie, tant vaut l'homme. Une relation impérieuse demeure entre la puissance

surnaturelle commise à certains individus et l'usage qu'ils en ont fait. L'écrivain qui sacrifierait à sa mission d'écrivain ses obligations humaines enlèverait précisément à cette mission presque tout intérêt et presque toute portée.

Le rôle du poète, du créateur semble bien d'édifier, tout d'abord, de belles choses. Mon amour des belles choses est profond, mais j'affirme qu'un grand acte est une belle chose ; j'affirme aussi qu'une vilaine action est capable de polluer une haute mémoire et de jeter une ombre, à mes yeux, sur les écrits d'un homme.

Je ne crois même pas possible qu'une œuvre d'art ne trahisse pas, par quelque endroit, les défauts et les souillures de l'esprit dans lequel elle s'est développée.

Non, certes non, on ne peut, sans péril, disjoindre l'homme et l'artiste ; la mission de celui-ci reste, dans une large mesure, subordonnée à l'attitude de celui-là.

Vieille querelle. Mais cette première proposition me conduit à une autre plus grave : plus l'artiste est grand, plus il a de de-

voirs en tant qu'homme. Celui qui a reçu le don sublime en est comptable au reste de l'humanité. Précisément parce qu'il fut favorisé d'une exceptionnelle claivoyance, parce qu'il a d'illimités pouvoirs de séduction, parce qu'il sait atteindre les hommes jusqu'au plus secret de leur cœur, l'artiste connaît des obligations qu'il ne peut ni éluder ni enfreindre.

Eh quoi ! le sort a fait éclater dans votre voix toutes les trompettes de Jéricho ! Refuserez-vous donc de faire crouler les murailles de la sottise et de la cruauté ?

Eh quoi ! votre œil sait, sous les apparences insidieuses, dépister la fourbe et l'hypocrisie ! Garderez-vous pour vous seul votre découverte ? la cèlerez-vous comme un secret ? ne direz-vous point ce que vous avez vu ?

Marc-Aurèle écrit : « Souvent on est aussi coupable en ne faisant rien qu'en faisant certaines choses. » Votre silence est-il frayeur ou complicité ? L'une ou l'autre, en vérité, puisque vous refusez de parler, vous dont c'est le rôle et la raison.

La Bruyère a, dans un éclair de conscience, perçu l'amère et misérable condition du paysan qui nourrit le royaume. De cette vision, il laisse un témoignage poignant qui, tout autant que ses peintures satiriques, lui vaut l'admiration de l'humanité.

Vous dont le métier est d'écrire, ne rédigerez-vous pas aussi votre « dîme royale », cette généreuse protestation à laquelle Vauban qui, lui, n'était point un écrivain, dut disgrâce et condamnation ?

Votre mission est d'observer la vie et de la dépeindre. Nul ne vous demande d'être partial. Mais vous ne pouvez vous abstenir, à certaines heures, de comparaître et de témoigner. Vous devez à votre génie cet épanouissement, cette sanction, cet assouvissement, cette manifestation suprême.

Comment connaîtrez-vous ces hommes qui demeurent vos inquiétants modèles, si vous ne consentez pas à souffrir parmi eux, à souffrir par eux, à souffrir pour eux ? Vous êtes les peintres de la vie ; mais dans une tour d'ivoire hermétique, il n'y a pas « la vie », il n'y a que des images, des reflets

lointains de la vie. On ne saurait observer les hommes avec la froide précision objective de l'entomologiste. Les méthodes scientifiques sont tout à fait propres à tromper l'écrivain sur les fins de l'art et sur les moyens à mettre en œuvre.

La connaissance des hommes est une passion, et ce mot signifie souffrance. Si vous voulez nourrir votre inspiration, vivez d'abord ! La tour d'ivoire suffit au mathématicien ; mais le poète et le romancier s'étiolent entre des murailles, s'ils ne savent pas s'en échapper parfois.

Ne dites pas que la méthode introspective suffit à former l'expérience de l'écrivain. Votre propre caractère vous est, dès le principe, aussi lointain, aussi mystérieux que celui d'un inconnu dont vous apercevez la silhouette de l'autre côté d'un fleuve. Si vous voulez connaître votre âme, il faut accepter de la voir entrer en conflit avec d'autres âmes. Si vous voulez éprouver les réactions de votre âme, il ne faut pas la soustraire à l'action des forces adverses.

§

Les forces adverses ne feront jamais défaut. L'événement ne manque point à l'âme de qualité.

J'attends, je préviens ici une objection. On peut me dire que l'injustice, la bassesse, la stupidité, l'esprit de violence, en un mot tous les monstres contre lesquels les grands esprits sont partis en lutte ne se ressentent aucunement des coups que leur a portés le génie. Dans ces conditions, il semble puéril et vain de recommencer indéfiniment de sanglants assauts voués à l'échec.

On peut me dire que le sacrifice courageux des écrivains de tous les temps n'a pas déplacé d'une ligne le conflit ni les forces en présence depuis que les hommes sont hommes. Pourquoi donc entrer, après tant d'autres, dans une querelle absurde qui semble éternelle comme le monde ?

Cette attitude sceptique et séduisante est dangereuse, elle conduirait rapidement à un desséchement moral incompatible avec la sensibilité créatrice. Elle n'a jamais con-

venu et ne conviendra qu'aux natures sans élan et sans grâce qui doutent de l'action dès qu'elles s'en découvrent incapables ; cette attitude suppose une diminution redoutable de l'effectivité ; elle est contraire à l'essence du génie poétique.

Le maître Jérôme Coignard, expert en l'art du doute, reconnaît lui-même que le cœur seul donne quelque prix aux choses de la vie.

Et puis, un écrivain ne prend pas la décision abstraite de se mêler ou de se soustraire aux événements. Il cède tantôt aux injonctions de son esprit et tantôt aux mouvements du cœur. Il n'intervient, souvent, que contraint, forcé par une conviction souveraine, comparable à l'inspiration qui lui dictait ses ouvrages ; là encore il obéit à son génie.

5

Jamais peut-être le monde n'a été remué par l'événement d'une manière aussi profonde, aussi complexe, aussi inquiétante que dans l'époque contemporaine. Jamais

la conscience des hommes n'a perçu de plus pressants appels. Et c'est aujourd'hui qu'on vient nous engager à nous retirer dans la tour d'ivoire pour y parfaire des œuvres dédaigneuses et sereines, loin des gémissements d'une humanité lacérée.

Nous verrons tout à l'heure s'il convient ou non de répudier la tour d'ivoire, s'il convient ou non d'abandonner ce refuge en glissant les clefs sous la porte.

Le fait évident, le fait qui nous frappe tous et, je l'affirme, nous émeut tous, c'est que l'humanité ne fut jamais, plus que maintenant, malheureuse, égarée, près de sa perte. Elle est en proie à l'événement comme un martyr aux bêtes du cirque. Elle souffre et ne connaît pas de remède à son mal. Saignante, mutilée, trahie par ceux qui la devaient conduire, engagée et maintenue jusqu'à l'agonie dans des entreprises au-dessus de ses forces, dans des aventures qui lui font perdre pour longtemps la conscience de ses vertus, de ses devoirs et de son avenir, elle fait songer à ce monstre aveuglé dont parle Virgile, à ce

monstre informe, immense et douloureux qui cherche, à tâtons, son chemin dans d'insondables ténèbres.

Voilà donc le moment qu'on a choisi pour nous inviter à nous désintéresser de l'événement, à chanter dans la solitude, à engager, dans les jardins du cloître, d'aimables querelles de métrique, à fermer nos oreilles aux rumeurs de la mêlée.

Ce mot vient à son heure et je le prononce à dessein ; un grand cœur, un cœur généreux a fait à ce mot un sort imprévu. En refusant de se laisser emporter dans le raz de marée qui submergeait l'Europe intellectuelle et mettait en péril le sens critique de maints bons esprits, l'auteur de *Au-dessus de la mêlée* a porté le conflit dans une sphère élevée. Ce conflit n'est pas près de s'éteindre.

Refuser de perdre conscience dans l'affolement général, ce n'est point renoncer à son rôle, c'est parfois donner à ce rôle un sens nouveau. L'homme qui, vraiment, se serait cru au-dessus de toute mêlée aurait, pendant la guerre européenne, perpétré froidement,

sans commentaires, un poème de quatre mille vers sur les vertus de l'asphodèle.

Romain Rolland a montré qu'on pouvait se soustraire à un événement pour prendre, avec audace, position dans un autre événement plus grave.

Cet événement nouveau, ce conflit suprême se développe, maintenant que d'autres conflits semblent enfin se dénouer. Une tempête s'apaise et d'autres tempêtes s'amassent sur les hauteurs. Que fera l'humanité dans ce chaos si ses maîtres spirituels l'abandonnent encore une fois, à l'heure de l'épreuve ?

O poètes de la tour d'ivoire, oubliez-vous que les grands mouvements humains ont été non seulement engendrés mais encore guidés, éclairés par de grands esprits ? La noblesse et la pureté sont contagieuses. L'efficacité de l'exemple est une vérité expérimentale. O créateurs de la pensée, vous qui, seuls, êtes capables d'inspirer la révolution des mœurs, allez-vous laisser le pas aux rhéteurs, aux historiens et aux hommes d'affaires ?

§

A peine cette angoissante question proférée dans le tumulte de l'époque, j'ajoute qu'il ne me semble pas opportun de démanteler la tour d'ivoire.

Le pauvre Jean-Marc Bernard, qui périt au feu, en Artois, aimait à dire : « Politique d'abord ! » Ce mot qui servait alors au ralliement d'un parti d'écrivains plus aptes aux besognes polémiques qu'aux travaux de la création, ce mot, qui comporte toute une doctrine, nous entraîne hors des voies de l'art ; il risque de faire que l'écrivain cesse d'être un écrivain pour devenir un folliculaire, un valet, l'instrument d'un parti.

Je pense qu'il est juste et beau qu'à de certaines occasions l'écrivain prenne parti. Mais c'est l'écrivain qui doit prendre le parti et non le parti qui doit prendre l'écrivain.

Qu'on me pardonne cette boutade, elle suffit à exprimer l'alternative. Ou bien l'écrivain, déterminé par de pertinentes raisons, ébranlé par des impulsions pro-

fondes, prendra part à la lutte sans quitter un instant le gouvernail, sans résigner son libre arbitre. Ou bien il se livrera sans réserve aux forces qui l'ont sollicité et il deviendra l'esclave d'un groupe, le prisonnier d'une formule.

Cette dernière attitude est si contraire à la nature même de l'artiste qu'il paraît superflu d'en discuter la légitimité.

L'écrivain doit être un guide, un conducteur, un inspirateur ; il ne saurait, sans déchoir, devenir un serviteur soumis, un avocat à gages. Il allume le flambeau, il déploie l'étendard, il se fait bouclier ou glaive ; il s'offre en holocauste. Ne lui demandez pas d'être un exécuteur des basses œuvres. L'art a ses grandeurs et ses servitudes ; mais servitude n'est point servilité, n'est point esclavage. Il appartient à l'écrivain de fixer lui-même ses devoirs et de les accomplir à point nommé.

Jouer son rôle dans l'événement, guider une foule hésitante, appuyer de son autorité morale de justes revendications, proposer des solutions aux conflits humains,

voilà un devoir admirable. Cela n'implique pas qu'il faille s'embourber dans les turpitudes de la politique.

La politique contemporaine est tombée, presque en tous lieux, à un tel degré d'abjection qu'elle paraît bien propre à donner de l'éloignement aux cœurs fiers, aux cœurs qui ne veulent point compromettre la beauté même de leurs motifs.

Un écrivain véritable ne peut plus faire de la politique en partisan.

Au lendemain des fêtes populaires qui ont enivré Paris, pendant l'été de 1919, mon cher ami Georges Chennevière, dont le rare et efficace talent d'écrivain se met souvent au service des meilleures causes, me disait avec un sourire non dénué d'amertume : « Je me sens assez *tour d'ivoire* aujourd'hui. »

En effet, rien, pour l'artiste, ne saurait être systématique, ni l'intervention, ni l'abstention. Parce qu'il est l'expression suprême de la vie, l'art développe ces facultés supérieures des êtres vivants : le choix, la mesure, l'adaptation.

Les exemples émouvants que nous a fournis l'histoire des littératures justifient l'écrivain dans ses élans, mais le renseignent sur ses devoirs. Ces exemples ne le détournent point de rejoindre, à l'heure dite, Carlyle dans sa solitude de Craigenputtoch, ou Emerson dans la petite ville de Concord, ou l'indépendant Horace dans sa villa de Tibur.

C'est dans l'événement que le caractère se trempe ; c'est dans le tourbillon que l'âme choisit les thèmes de sa méditation ; mais c'est dans la solitude que les œuvres s'élaborent, c'est dans la solitude que l'écrivain mesure l'événement et fonde ses résolutions.

« La solitude est sainte. » Cette belle phrase est d'Alfred de Vigny.

Partis de Vigny avec Sainte-Beuve, nous voici revenus à Vigny. C'est à l'occasion de ce grand et pur poète que Sainte-Beuve a ressuscité la tour d'ivoire ; c'est pourtant Vigny qui donne, sur les devoirs et les prérogatives de l'écrivain, les conseils les plus humains, et les plus judicieux, ceux que j'accepte.

Ces conseils se trouvent au quarantième chapitre de *Stello*, dans la partie de cet ouvrage intitulée « Ordonnance du docteur Noir ».

Tout ce que dit le grand romantique n'est sans doute pas à retenir ; mais il y a là quelques formules dignes d'être gravées au burin sur la table des hommes qui se mêlent d'écrire ce qu'ils pensent.

« Séparer, dit Vigny, séparer la vie poétique de la vie politique.

« Et, pour y parvenir :

« Laisser à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire le droit d'être, à chaque heure de chaque jour, honni dans la rue, trompé dans le palais, combattu sourdement, miné longuement, battu promptement et chassé violemment. »

Je m'excuse de citer un texte illustre et qui rayonne dans toutes les mémoires. C'est qu'en vérité nul discours ne me semble plus définitif, plus propre à clore le débat en faisant toute clarté.

« Seul et libre, dit Vigny, accomplir sa mission. Suivre les conditions de son être,

dégagé de l'influence des Associations, même les plus belles. »

Que cette phrase est juste et mérite notre attention ! Comme il est nécessaire à l'écrivain, s'il veut sauvegarder sa précieuse et féconde indépendance, de s'abstraire des groupes ! Dès qu'il y a groupe, il y a surenchère d'opinions et, dès qu'il y a surenchère, l'équilibre est compromis, l'art perd ses droits. Il perd aussi ses vertus. En outre il ne semble pas que l'union, qui fait la puissance des faibles, assure l'hégémonie des forts. L'esprit meut la masse, mais il se prépare à cette carrière dans l'isolement.

« Dans les Assemblées, dit encore Vigny, dans les Corps, les Compagnies, les Écoles, les Académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités intrigantes arrivent par degrés à la domination par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux. »

Donc, « seul et libre, accomplir sa mission. »

Vigny a clairement établi cette nécessité

de la solitude, de la retraite. Mais cette retraite ne signifie pas abstention. Et voilà où ce grand poète trouve ses plus beaux accents, voilà où il dit, lui, l'homme de la réserve altière, des phrases qui emportent mon assentiment total :

« La Neutralité du penseur solitaire est une Neutralité armée qui s'éveille au besoin.

« Il met un doigt sur la balance et l'emporte. Tantôt il presse, tantôt il arrête l'esprit des nations ; il inspire les actions publiques ou proteste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Que lui importe si sa tête est exposée en se jetant en avant ou en arrière ?

« Il dit le mot qu'il faut dire et la lumière se fait.

« Il dit ce mot de loin en loin, et tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail... »

§

Je veux terminer sur ces nobles paroles d'Alfred de Vigny : elles jettent une lueur

éblouissante sur le rôle de l'écrivain dans l'événement. Elles devraient être un frein à toutes les fureurs, un aiguillon à toutes les lâchetés. Elles devraient faire comprendre au public inquiet ce qu'il peut espérer des hommes dont il aime la voix fraternelle.

Je souhaite que tous les créateurs qui hésitent, à cette heure grave du monde, entre le silence du cabinet et le tumulte de la place publique pensent souvent au sage poète qui leur a dit aussi ces mots de concorde et d'espoir : « Heureux si vos veilles peuvent aider l'humanité à se grouper et s'unir autour d'une clarté plus pure ! »

II

LES INTELLECTUELS ET LA RECONSTRUCTION DU MONDE

Ce titre, ce sujet, je ne l'ai pas choisi. M. Keynes me l'a proposé. Je l'adopte volontiers et je vais, tout d'abord, le définir, c'est-à-dire le limiter.

Actuellement il n'y a pas un pays, si petit soit-il, où ceux que l'on nomme « les intellectuels » se trouvent d'accord sur un sujet quel qu'il soit. Vieille terre de l'individualisme, la France est, plus que jamais, divisée, au point de vue intellectuel. Le grave et urgent problème de la reconstruction suscite les opinions les plus contradictoires. Essayer de démêler, d'étudier, de critiquer et d'opposer toutes ces opinions, serait s'exposer à perdre du temps.

Je distinguerai donc, en gros, trois catégories d'intellectuels.

En premier lieu, je mentionne l'espèce, nombreuse et éparse, de ceux qui n'ont et ne veulent avoir aucun sentiment sur la reconstruction du monde. Cet état d'esprit, plus répandu qu'on ne le peut croire, reconnaît des causes diverses. Certains intellectuels, ardemment spécialisés, paralysés par un respect borné de ce que l'on appelle la compétence, refusent de s'intéresser à toute question qu'ils jugent étrangère à leur métier. D'autres sont las. D'autres sont sceptiques ; d'autres encore désespérés. Je ne m'occuperai pas de ces hommes dont la tendance caractéristique est de n'en présenter aucune.

Le second groupe est composé d'hommes résolument attachés aux vieilles idées politiques et aux vieilles méthodes morales. Ces hommes espèrent voir se réaliser la reconstruction du monde sans qu'aucune modification soit apportée à son dispositif social, économique et militaire.

Certains des partisans de cette doctrine en attendent, consciemment ou non, la satisfaction de leurs intérêts temporels. Beaucoup

sont tout à fait sincères et désintéressés ; mais, fidèles à la lettre de la méthode cartésienne, ils estiment que, même à l'heure du péril, il ne faut pas changer de direction si l'on veut sortir du fourré. J'aurai lieu de m'occuper de ce second groupe pour en discuter les idées.

Enfin, le troisième groupe comporte tous les intellectuels qui, quelle que soit leur spécialité, songent assidûment à la situation précaire de notre civilisation et croient que reconstruction, restauration de l'ordre, tout cela est lié à des changements non pas nécessairement brusques, mais à coup sûr profonds et radicaux de presque toutes nos institutions. Ce groupe n'est pas organisé. Je l'évoque pour les nécessités de mon étude. Les individus qui, virtuellement, le composent ont, sans doute, des opinions concordantes sur le fond de la question et divergentes dans le détail. Les idées que je me trouve amené à résumer dans le présent article n'engagent donc aucun parti. Elles n'engagent que moi, bien que je les sache partagées par beaucoup d'autres intellectuels.

Nombre d'hommes qui éprouvent une sincère horreur de la guerre ont pensé que, malgré l'évidente imperfection des traités, le retour à l'état de paix devait suffire à déterminer le salut de l'Europe.

De même que la famille d'un patient pousse un grand soupir de soulagement et recouvre la tranquillité en constatant la chute de la fièvre, de même ces hommes ont cru que, finie la crise, le rétablissement du vieux monde n'était plus qu'une affaire de patience et de menus soins.

Une certaine expérience médicale ne m'a jamais permis de partager cet optimisme. Il faut faire confiance aux puissances vitales, mais pas plus que de raison.

Je poursuivrai la comparaison que je viens d'ébaucher. Après une maladie fébrile de plusieurs années, l'Europe a donc présenté, à la fin de 1918, une défervescence, c'est-à-dire une chute de la température. Le soulagement a été immédiat et vivement ressenti. Puis le continent est entré en convalescence. Or, les médecins savent qu'il n'est pas rare de voir un malade succomber, en pleine

convalescence, aux perturbations organiques graves, survenues pendant ou après la période fébrile.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de ces dernières années et sur l'état actuel du monde pour voir que la situation de l'Europe s'est régulièrement aggravée depuis la fin de la guerre.

De même que, sur un corps malade, peuvent apparaître, par suite des troubles de la circulation et de la nutrition, de larges plaques de gangrène, de même nous avons vu de grandes parties de l'Europe perdre leurs relations normales avec le reste de l'organisme, s'altérer et se nécroser. Le phénomène a commencé par la Russie. Il a gagné l'Autriche-Hongrie. Il a, peu de temps après, atteint l'Allemagne. Le processus morbide présente, partout, la même allure : chute de la valeur du papier-monnaie, déséquilibre ou arrêt des échanges, isolement, misère, dénutrition, famine, épidémies, etc... Chaque année, un nouveau pays semble gagné par cette gangrène progressive. Les vainqueurs ne seront presque sûrement pas

épargnés. Après l'Allemagne, à qui le tour ?

Dans les années qui vont venir, il est tout à fait possible que les puissances d'Occident qui jouissent encore d'une certaine prospérité matérielle soient cernées par un monde de misère. Il est possible que ces pays, encore à peu près sains, voient arriver jusqu'à leurs frontières les graves affections épidémiques qui représentent la manifestation sommaire la plus constante de l'épuisement physiologique.

J'ai poursuivi cette comparaison médicale parce qu'elle est excellente et riche d'enseignement.

Si l'Europe ne renonce pas au genre de traitement qu'elle s'applique, je la crois destinée à sombrer tout entière dans un état de misère comparable à la mort. Les pays épargnés jusqu'à ce jour, les pays dont la population et les biens furent respectés et dont le système monétaire est à peu près intact, ces pays n'ont aucune chance d'échapper aux dangers communs. Quand les jambes d'un homme pourrissent, la main robuste et saine périra. C'est une vieille et banale vérité.

Tel apparaît l'état du vieux monde au regard impartial de l'observateur. Or, à quels médecins ce grand malade est-il confié ? Quelles méthodes de traitement lui applique-t-on ?

L'Europe moribonde est soignée par les hommes qui sont, précisément, responsables de sa maladie et qui ont, en toutes circonstances, montré leur incapacité à conjurer ou à diminuer ses épreuves.

A quelques rares exceptions près, les hommes qui dirigent le vieux monde occidental sont encore, quatre ans après la guerre, les mêmes hommes qui, dix ans avant, le gouvernaient déjà. On en est à chercher, à compter les hommes nouveaux.

Les vieux hommes emploient de vieilles méthodes : les méthodes qui ont amené l'Europe à sa perte. (Il faudrait mettre à part la Tchéco-Slovaquie qui a confié ses affaires à quelques hommes jeunes et qui doit peut-être à cette résolution héroïque son prompt relèvement.)

Sans prêter à tous les vieux hommes qui dirigent l'Europe des vues criminelles ou

des buts infâmes, il n'est pas aventuré de dire qu'il semble presque impossible aux meilleurs d'entre eux de répudier les doctrines, les institutions, les habitudes, les préjugés qui ont, jusqu'ici, déterminé leur ligne de conduite.

Pour les commodités de l'étude, on peut, *grosso modo*, diviser ces hommes en quatre catégories : les politiques, les diplomates, les financiers et les militaires.

Quand un industriel a, pendant plusieurs années, appliqué un procédé qui lui donne de graves et constants déboires, il trouve parfois le courage de changer son matériel et d'essayer une technique complètement neuve. Il choisit entre une ruine sûre et une expérience hasardeuse, mais peut-être salutaire.

La malheureuse Europe ne fait rien de tel. Ses hommes politiques et ses diplomates n'ont renoncé à aucune des pratiques funestes qui ont jeté une moitié du continent contre l'autre. Le système des alliances, de la diplomatie secrète, des menaces, de l'intimidation, de l'ultimatum, du coup de

force, de la trahison est toujours appliqué, et avec la plus remarquable persévérance.

L'Europe n'a renoncé à aucune des erreurs de cette politique nationaliste qui, depuis quelques années, illustre tragiquement la fable des *Membres et l'Estomac*.

L'Europe n'a renoncé à aucune de ses pratiques financières. Elle donne actuellement le spectacle, paradoxal et terriblement bouffon, d'un navire en train de sombrer et dont les passagers ne consentent pas à interrompre leur partie de poker.

L'Europe n'a aucunement renoncé à ses systèmes économiques, à ses aventures capitalistes, à ses méthodes de protection, à ses comédies fiduciaires.

Enfin, militairement, l'Europe n'a reconnu aucune de ses fautes. Elle a gardé entière sa foi en la vertu du glaive. Elle n'a pas encore compris que la victoire militaire est la plus vaine et la plus perfide des victoires, que seule la conquête morale est efficace, durable, décisive. Une partie de l'Europe espère encore asservir, opprimer l'autre par les armes. L'Europe n'a tiré aucun ensei-

gnement de la guerre. Les nations continuent à se menacer et à s'armer.

Les plus raisonnables des intellectuels attachés aux vieilles méthodes font valoir les aléas et les dangers d'une expérience nouvelle. Mais qu'attendre d'un régime social et moral qui nous a valu la guerre et l'état actuel ? On ne saurait imaginer plus mauvais résultat.

Reconstruction ? — Il faut d'abord dire bien haut que le monde ne peut plus courir les risques d'une nouvelle guerre. Si graves que soient les conflits encore non résolus, ils doivent, à tout prix, être résolus par des méthodes pacifiques. Le malade ne peut se permettre une rechute, même courte. La paix à tout prix, voilà ce qu'il faut dire et répéter.

Tout le monde commence à sentir et à proclamer que la première nécessité est de croire à la paix. Pour croire à la paix, il ne faut pas, ouvertement ou secrètement, préparer la guerre. Qui prépare la guerre, la fera. Et qui se sert du glaive périra par le glaive, il y a longtemps qu'on l'a dit.

L'œuvre de reconstruction ? — Elle ne sera possible que grâce à une modification radicale de nos systèmes politiques, diplomatiques, économiques et militaires. Il ne suffit pas de visiter les régions dévastées et de compter les bicoques rebâties. Il y a des plaies qui bourgeonnent bien et qui n'en demeurent pas moins mortelles. Le problème n'est pas en surface : il est dans la profondeur.

La question n'est pas uniquement européenne. Que le nouveau monde n'espère pas de s'en désintéresser.

Le monde peut encore se sauver s'il consent à unir, en ce dessein, toutes ses forces morales et matérielles, sans réserves, sans arrière-pensée, sans esprit de traîtrise ou de représailles. Nous sommes à un de ces moments extraordinaires où l'idéalisme rejoint le bon sens.

Au prix d'un tel effort, nous parviendrons peut-être à sauver notre vieille civilisation. Malgré ses erreurs, ses folies et ses crimes, elle mérite d'être sauvée. Que ceux qui ne peuvent pas croire au péril, veuillent bien

considérer les ruines de tant d'autres civilisations, aujourd'hui disparues, et qui n'étaient ni moins belles, ni plus fragiles que la nôtre.

III

JEUNESSE D'UNE RÉPUBLIQUE

(Prague, 1921)

I

Cette Europe qui dictait la loi au reste de la terre, regardez-la : elle gît, comme un vieillard terrassé par un coup de sang. Les différentes parties du grand corps ne se connaissent plus ; elles végètent misérablement, avec leurs plaies, leur gangrène, leur pourriture. Plus rien que des nerfs morts et des artères vides.

Il y a l'Orient slave, bien malade, bien mystérieux, où personne ne va plus, où personne ne peut plus aller. Il y a les « pays nouveaux » dont on ignore les limites, les caractères, la situation géographique et parfois même le nom. Il y a les pays vaincus qui vivent, comme des pestiférés, dans la

solitude morale et matérielle. Il y a les pays à change élevé où le voyageur ne se risque qu'avec angoisse, en faisant à toute minute d'effarantes « règles de trois ». Il y a les pays à monnaie dépréciée où sévissent la misère et le pillage.

La bureaucratie guerrière règne encore sur cette Europe paralytique. Tous ces pauvres bougres qui ont trouvé une chaise s'y cramponnent. Les en détachera-t-on jamais ? Ils visent des passeports, appliquent des timbres mobiles, copient et recopient cent fois, sur cent registres différents, des renseignements que personne ne vérifie, que personne ne vérifiera jamais. Une organisation policière immense, ridicule et inefficace enlaidit, défigure l'Europe.

Dans ce nouveau « moyen âge », les distances perdent leur signification normale. Aller à Prague est chose plus étonnante qu'aller en Amérique. Et pourtant, en express, Prague n'est qu'à vingt-six heures de Paris. Comment donc ! Prague est à six heures d'avion de Paris.

Décidément, l'Europe est bien malade.

II

Avec ses cuisines, ses wagons-lits, sa domesticité, son luxe laborieux d'hôtel pour neurasthéniques, le train rampe à travers l'Allemagne du Sud. Nous sommes, à chaque repas, une dizaine, éparpillés dans la voiture-restaurant ; il y a quatre hommes pour nous servir.

C'est un train qui ne part que trois fois par semaine. Il ressemble à une démonstration diplomatique. Il doit coûter très cher et il est loin de payer ses frais. Qui s'intéresse à l'Europe centrale et orientale ? Qui songe sérieusement, dans cette époque lugubre, à savoir ce qui se passe chez le voisin ? Nous avons un peu l'impression de partir à la recherche de la Bohême comme à la découverte d'une terre inconnue. Un de nos hommes politiques — il est ministre — ne demandait-il pas, récemment, si, pour aller en Tchécoslovaquie, il n'était pas plus direct de passer par Bucarest ?

Le monde du plaisir ne se risque pas

vers ces régions-là. Le monde du plaisir a ses itinéraires familiers, ses habitudes, ses préjugés, ses fournisseurs et ses foyers d'attraction. Nos compagnons? Une poignée de gens d'affaires, des « chercheurs d'or », comme dirait Pierre Hamp. Deux ou trois Français : type moyen d'exportation, genre avantageux. Ils s'étalent, pérorent, gueulent, engueulent, tranchent, font les vainqueurs. Ils suent l'argent. Vildrac et moi, nous ne sommes pas très fiers.

Malgré ces braillards, le train n'en a pas moins l'air d'un train fantôme. Il rampe sur des voies désertes ; il rampe, comme un souvenir du temps où les peuples d'Europe étaient capables de pousser, du moins, l'internationalisme jusqu'au wagon-lit.

III

Assis sur la couchette du haut, les jambes ballantes dans le vide, Vildrac me donne une leçon de tchèque. Il a noté, sur son carnet, avec la prononciation approxima-

tive, une bonne douzaine de mots courants que nous parvenons difficilement à nous loger dans la tête.

A mesurer notre ignorance, nous éprouvons un peu de honte. Voilà un sentiment que nos hôtes Praguais nous feront promptement oublier.

— « Oui », m'explique gravement Vildrac, « Oui » se dit « Ano ».

Je ne sais pourquoi, je murmure une phrase de Claudel : « Nous nous sommes fiancées avec l'anneau qui a la forme d'un *oui.* » Ce que c'est que d'avoir été consul à Prague !

Des douze mots appris, nous oublierons une bonne moitié. Pour le reste, pour ceux que nous aurons retenus tant bien que mal, nous découvrirons qu'ils n'ont pas du tout le sens que nous leur supposions.

Opulence ! mère de toutes les paresses ! Nous, Français, possédons une littérature si riche, notre langue est si répandue que nous vivons, couchés sur notre trésor, sans souci d'apprendre d'autres langages.

Mais de grâce, ô vous, Messieurs, qui

écrivez toutes sortes de beaux rapports sur l'influence française, pensez parfois que la langue, l'art, la littérature et maintes choses que vous méprisez plus ou moins ouvertement, que vous ignorez plus ou moins profondément, ne sont pas d'un petit effet pour accréditer les voyageurs que vous envoyez à l'étranger placer des bas de soie et du vin de Champagne.

IV

Pendant plusieurs heures, la Bohême occidentale : un pays grave, presque triste. De larges ondulations, des bois de pins, de menus étangs engourdis au creux des vallons, de vastes plaines désertiques accablées sous une mélancolie qu'aggrave le soir. Puis c'est la nuit, puis c'est Prague. Une rapide course en auto à travers la ville très vivante sous la bruine. Et nous entrons, tout de go, dans un appartement qu'il nous semble avoir habité, jadis, avec certains héros de Dostoïevsky.

Notre hôtesse ? Un peu cette dame âgée, cordiale et généreusement autoritaire dont parle Tolstoï dans *Guerre et Paix*. Mme Lauermannova occupe le second étage d'une vieille maison praguaise et elle réunit là, chaque dimanche, la société lettrée de la ville. Une loi récente a retiré à Mme Lauermannova toute une partie de son appartement, car, dans cette jeune démocratie, un parlement audacieux a jugé que nulle personne ne doit occuper plus d'espace qu'il n'en faut à une existence saine et raisonnable. Nous apprendrons que cette juste loi n'atteint pourtant pas tous les citoyens. Maintes demeures de l'opulente famille autrichienne des Swarzenberg (c'est Mme Marie Majerova qui nous l'affirme) n'ont pas encore été touchées par les nouvelles mesures.

Allons, allons ! Les plus belles démocraties ont leurs faiblesses. La loi des privilèges survivrait-elle à toutes les autres vieilles lois ?

En attendant, notre hôtesse a récupéré, pour la mettre gracieusement à notre dis-

position, durant tout notre séjour, cette partie de sa maison que la loi lui avait ravie.

V

— Voulez-vous, nous dit le Dr Jelinek, voulez-vous entendre les dernières mesures de l'opéra qui se donne ce soir au Théâtre National ?

Nous achevons à la hâte notre tasse de thé et nous plongeons dans Prague nocturne, comme le nageur dans une mer inconnue. Perspectives, monuments dont le faîte s'évanouit dans l'ombre.

— Dépêchons-nous. Vous pourrez, du moins, donner un coup d'œil et les costumes slovaques vous feront plaisir. Voici le théâtre.

Dans le hall dorment deux agents, le menton sur la poitrine. Ils portent un petit casque rond, bénévole, un peu comique, pas trop « flic ». Mais, déjà, l'on nous pousse dans une loge, au-dessus de l'orchestre, tout contre la scène.

Pour des gens qui sortent du train, vraiment, pas de temps perdu. Nous voici, soudain, au cœur même de la ville, là où le sang est chaud et prompt : le théâtre, construit pierre à pierre par le peuple, au temps de l'oppression, ce théâtre qui, longtemps, fut en quelque sorte l'asile de l'âme tchèque, le temple du parler tchèque.

Oui, les costumes slovaques sont beaux, les chanteuses touchantes et l'orchestre sympathique. Mais ce qui m'intéresse davantage, pour l'instant, c'est la foule que je devine, que je sens, derrière moi : ces milliers d'âmes comprimées dans la carcasse du théâtre. La qualité de leur attention, mieux que tout ce que je vois, m'est nouveauté, révélation, car je juge plus volontiers les hommes à leur silence qu'à leur parole.

Le « phénomène du théâtre », si dénaturé chez nous depuis longtemps, et pour mille raisons, se retrouve ici à l'état de pureté. Je l'éprouve à la ferveur respectueuse, à la torpeur mystique de cette grande foule qui retient son haleine pour mieux se donner. Ils écoutent, regardent, commu-

nient autrement que nos foules d'occident. Chose curieuse, rien ne ressemble plus à l'harmonieuse et mobile discipline des Sokols que le consentement et l'immobilité de cette multitude qui est silencieuse, dirait-on, avec ardeur.

Il n'y a pas deux heures que nous sommes à Prague, mais nous avons l'impression de pénétrer, du premier coup, bien profondément dans l'âme de ces gens.

VI

Cette première soirée donnera le rythme. Voici notre esquif emporté en plein torrent. Ces quinze jours peuvent-ils se raconter heure par heure ? Que non ! Toutes nos impressions se bousculent, se chevauchent, se pénètrent et se fécondent mutuellement. Parfois, je pense au spectacle d'une cataracte ; et c'est bien, pour nous, d'une cataracte d'humanité qu'il s'agit.

Est-ce possible de classer, de situer dans la suite des jours tous ces visages francs,

vivants, affectueux, graves, ces paysages fleuris, recueillis, ces foules chaleureuses ?

Il y a, dans ce peuple, un besoin d'affection, une générosité sentimentale, enfin des trésors d'amitié dont la découverte fera, de notre voyage, un enchantement. Et maintenant, allons à l'aventure parmi nos souvenirs.

VII

Ils ont, semble-t-il, tout lu, tout traduit, tout joué. Dans la société lettrée, presque toutes les personnes que nous avons rencontrées parlent trois ou quatre langues. Que si l'on veut les en louer, elles répondent aussitôt : « Nous sommes un petit peuple. Force nous est d'apprendre les langages des grands pays pour nous approprier leurs richesses morales. Ce n'est pas luxe, mais nécessité. »

Leur curiosité intellectuelle est prodigieuse ; elle fait, pour s'assouvir, des efforts d'autant plus émouvants que le change élève autour de ce pays une barrière malai-

sément franchissable. Les livres français figurent en bonne place dans un grand nombre de librairies ; pourtant la poste internationale fonctionne mal et les éditeurs français ne font à peu près rien pour favoriser la diffusion de nos ouvrages.

Peu de choses aussi éloquentes que la vue de certains volumes qui circulent de mains en mains, depuis des mois, dans les milieux cultivés ; ces volumes sont brisés, salis, rapiécés, mais leur spectacle réchauffe le cœur et réconforte.

Il n'est pas rare, entre amis, de s'offrir un livre français à titre de présent ; menu cadeau qui ne revient pas à moins de quarante ou cinquante couronnes.

— C'est vrai, ils sont grands « mangeurs », me dit en souriant un de mes compatriotes, mais ils se trompent parfois sur la qualité de la nourriture et ils n'assimilent pas tout ce qu'ils prennent.

— Vraiment, monsieur, c'est fort possible. Mais notre public français ne se trompe-t-il jamais ? Est-il infaillible dans ses décisions critiques ? Hélas ! il a bonne raison de ne

point errer : il lit si peu, si mal, si hâtivement. Honneur donc au peuple ami qui, malgré notre paresse et notre inhabileté à l'instruire, prend, de nous, tout ce qu'il peut prendre et court au moins les risques de l'erreur ! Pendant l'une des conférences de Vildrac, j'ai vu des gens pleurer aux poèmes de Verlaine ; beaucoup d'autres murmuraient à mi-voix des pièces qu'ils savaient par cœur. Sont-elles nombreuses, les villes de chez nous où pareille chose serait possible ?

Au reste, et malgré les difficultés que présente notre langue, ils se trompent rarement. Tout ce qu'il y a d'excellent dans notre production littéraire est lu à Prague, critiqué, traduit. Toutes ces traductions trouvent éditeur. On m'objectera, non sans ironie, que, depuis quelques années, les éditeurs tchèques ont profité de la situation particulière qui leur était faite pour s'approprier à bon marché nos ouvrages français. Voilà qui demande commentaire. La Tchécoslovaquie vient d'adhérer à la convention de Berne : elle connaît désormais ses obli-

gations ; mais, depuis l'armistice, elle s'est trop souvent heurtée, de la part des auteurs et des éditeurs français, à l'incompréhension ou à l'indifférence. Son change était bas, son public est limité, ses difficultés industrielles au moins égales aux nôtres, en ce qui concerne l'industrie du livre. On ne l'a pas toujours bien compris ici. Certains éditeurs français, d'autre part, ont refusé, logiquement, de signer des traités qui n'eussent été assurés d'aucune protection. Le besoin de connaître a passé outre à ces obstacles, et si les Tchèques se sont parfois purement et simplement emparés de notre bien, il faut en accuser d'abord la sympathie très ardente que nous leur inspirons.

Mais ces temps sont finis. Je souhaite de tout mon cœur que des questions commerciales toujours solubles n'empêchent pas la formation de liens nombreux et résistants entre les lettres tchèques et les lettres françaises. L'humanité tout entière en doit tirer profit.

Je me permets aussi d'engager mes confrères français à réserver une large place,

dans leurs services de presse, aux écrivains et aux critiques tchèques. Nos livres coûtent très cher à Prague. Il faut s'en montrer généreux, c'est pure courtoisie. Encore cette courtoisie recevra-t-elle une belle récompense : le plaisir qu'éprouve tout auteur à être bien lu et bien compris.

VIII

La presse praguaise n'est pas tout entière absorbée par la politique, le fait-divers et le roman-cinéma. Elle réserve une large place aux choses de l'esprit. Les journaux sont nombreux, bien composés, bien rédigés. Beaucoup d'écrivains, de docteurs ès lettres, d'universitaires consacrent une partie de leur temps au journalisme. Comme chez nous, dira-t-on. Sans doute, mais ces écrivains jouissent, dans leurs travaux, d'une indépendance qui n'est malheureusement pas de règle chez nous. Tous ceux avec qui nous nous sommes entretenus se sont accordés à reconnaître que la presse tchèque

n'est pas vénale. Merveille des pays jeunes ! Si peu croyable que la chose ait pu paraître à des Français, les feuilles publiques sont loin de demeurer étrangères à la vie des idées.

Ajoutons qu'il paraît, à Prague, un journal entièrement rédigé en français et que certains organes, comme les *Narodni Listy*, consacrent chaque jour plusieurs colonnes à une « édition française ». Peut-être, dira-t-on, est-ce là un artifice de la propagande officielle, car la colonie française est fort réduite. Possible, mais le nombre des Tchèques capables de lire le français est si considérable et leur attachement à notre culture est si grand que cette tentative, toutes considérations politiques écartées, ne m'apparaît pas vaine.

Le soir de notre arrivée, on nous remit un numéro du journal révolutionnaire *Rude Pravo*, dont l'article de tête, à nous deux destiné, se trouvait rédigé en français et en tchèque.

Je dois ajouter qu'on ne nous remit pas cet article sans quelque hésitation. Mais

notre position était franche : écrivains français complètement libres, indépendants, nous n'étions tenus par aucun mandat, par aucune mission. Résolus à ne point dissimuler nos sympathies, nous l'étions également à demeurer étrangers aux conflits intérieurs d'un pays qui recouvre sa liberté à la minute la plus difficile de l'histoire. Notre but était, autant que possible, de bien voir et de bien entendre.

L'article du *Rude Pravo* nous toucha vivement. Nous eûmes, par la suite, occasion d'en rencontrer les signataires, dans la cave où, comme au temps de Marat, s'imprime ce petit journal.

IX

Le Dr Hilar a trente-cinq ans et il assume la direction de plusieurs scènes. Nous avons eu, avec lui, divers colloques dont la substance serait d'un réel enseignement pour la plupart de nos hommes de théâtre.

Le Dr Hilar nous pria de lui signaler des ouvrages dramatiques, français ou étrangers,

susceptibles d'être traduits en tchèque et joués sur les scènes praguaises. Je dirai, pour être bref, qu'il connaissait tout ce que nous lui proposâmes et que la plupart des pièces dont il fut question avaient été représentées ou allaient l'être.

Le Dr Hilar est une personnalité des plus curieuses. Tout son aspect respire la décision, l'énergie, la témérité. Je lui avouai en riant qu'il me faisait songer à une locomotive lancée à toute vapeur.

Il occupe une de ces situations officielles, considérables, que l'on ne confie guère, chez nous, qu'à des vétérans. Il emploie son autorité à travailler « dans le neuf ». Choix des pièces, mise en scène, décoration, tout ce qu'il fait est extrêmement audacieux. Mais, à Prague, l'audace est couronnée de succès.

Des hommes de théâtre comme le Dr Hilar connaissent fort bien tout ce qui a été tenté en Russie, en France, en Allemagne, en Angleterre, et ils en font leur profit. De Prague, la perspective reporte bien des choses à leur plan. Jamais directeur de

théâtre n'a, mieux que le Dr Hilar, établi une franche différence entre ce qu'il appelle « le théâtre commercial et le théâtre, tout court ». Il dit volontiers, avec une merveilleuse bonhomie :

— J'ai débuté dans ma carrière en montant une pièce d'André Gide...

Prague n'a pas un million d'habitants. Les pièces vont vite : un très grand succès — pour la comédie tout au moins — ne dépasse presque jamais trente ou quarante représentations. A ce compte, les scènes consomment nombre d'ouvrages nouveaux et les hommes de théâtre doivent fournir une somme de travail considérable. Le Dr Hilar ne semble connaître ni la peur, ni la fatigue. Il cherche, il cherche. Au théâtre, à la promenade, à table, en tous lieux, il poursuit sa besogne de « découvreur » et s'interrompt à tout propos pour dire :

— Connaissez-vous ça ? Qu'en pensez-vous ? Qu'est-ce que ça vaut ? Faut-il lire ? Faut-il jouer ?

Durant notre séjour, nous avons assisté à plusieurs représentations dans différents

théâtres. Ce qui nous a frappés, toujours, c'est la hardiesse des réalisations et la très sympathique jeunesse d'esprit de toutes ces tentatives. Je dois noter en particulier un curieux et courageux ouvrage de Karel Capek, dont le titre *R. U. R.* figurera peut-être un jour sur nos affiches parisiennes*.

Enfin je ne crois pas inutile de donner un aperçu des programmes. Pendant une des semaines que nous passâmes là-bas, les théâtres de Prague jouaient *Coriolan*, *Bajazet*, *Le Vaisseau fantôme*, un ouvrage de Mozart dont j'ai oublié le titre et *La Fiancée vendue* de Smetana. Il me faut signaler, pour être complet, que *Le Paquebot Tenacity* et *La Lumière* étaient précisément en cours de représentation. Mais je reviendrai là-dessus.

Tous les théâtres où nous avons fréquenté ont adopté le système du *répertoire*, si raisonnable, si logique, si judicieux et que seuls, à Paris, pratiquent les scènes nationales et le Vieux-Colombier.

* La pièce a été jouée à la Comédie des Champs-Elysées, en 1924.

Encore un mot : le cinéma n'est point inconnu à Prague ; mais ce n'est quand même pas l'écran qui exprime, chez ce peuple, toutes les facultés de création et d'attention.

X

Parfois nous allons tous deux seuls, Vildrac et moi, dans le dédale de la vieille ville. Le peuple emprunte, pour circuler, une foule de passages étroits qui s'insinuent dans la masse des bâtisses et, tels des capillaires, relient entre eux les gros vaisseaux de la capitale.

A tout moment, ces manières de corridors se dilatent et le promeneur tombe dans une cour paisible, désertée des voitures, bordée de façades vénérables et chargées d'ornements. Partout le style jésuite s'est appesanti ; mais Prague a su coloniser l'envahisseur. Apporté par l'oppresseur catholique, le style jésuite communique, malgré sa redondance et sa disgracieuse fantaisie, un charme curieux à cette ville

spirituelle. Certains quartiers sont remarquables par leur couleur : une patine bronzée, dorée, exquise à l'œil et au cœur.

Avec ses eaux bruissantes, ses îles, ses beaux ponts, la Vltava (cherchez la Moldau sur vos vieux atlas) donne à Prague une noblesse alanguie, un coloris vaporeux qu'ignorent les cités privées d'eaux vives. Grâce à cette belle rivière, toutes choses apparaissent avec le recul, la perspective favorables. Peu de paysages urbains ont la délicate majesté des collines de Petrin et de Hradcany, vues du quai Masaryk, au soir d'une belle journée limpide.

Ainsi donc, nous allons parfois seuls, Vildrac et moi ; et, dans ce pays dont la langue nous est totalement étrangère, nous ne sommes pas dépaysés. Cette vieille civilisation souriante, si différente de la nôtre, nous est fraternelle, pourtant. L'air, comme dans certains quartiers du Paris studieux, est, dirait-on, chargé d'intellectualité. On n'observe, dans la population, ni la morne hâte des villes industrielles, ni l'apathie des centres de nos provinces agri-

coles, mais bien cette aisance, ce goût de la flânerie amusée, cet amour de la promenade et de la controverse ambulante que les Parisiens connaissent bien, aiment bien.

Géographiquement, moralement, Prague est un des points les plus importants de l'Europe nouvelle. La petite république est enfoncée comme un coin, au cœur du continent. Sa pointe va retrouver l'orient balkanique, sa tête s'encastre entre l'Allemagne, l'Autriche et la Pologne. Même les monuments attestent la convergence, en ce lieu, des influences les plus variées, les plus contradictoires. Prague a su fondre avec harmonie ce qui lui venait de tous les points de l'horizon.

Si l'État tchécoslovaque vit — et il importe à la civilisation et à la paix européennes qu'il vive — je ne doute pas qu'il soit à même de remplir une haute destinée. Pris entre le monde slave, le monde germanique, la cohue des Balkans et les puissances occidentales, la Tchécoslovaquie peut constituer une sorte de centre moral où les

idées viendraient s'affronter, se féconder, se fondre.

XI

Ce qui est curieux, ce qui est émouvant, ce qui explique bien des choses, c'est la fidélité manifestée par ce peuple à ses coutumes, à ses traditions, à sa langue, à son âme enfin, malgré la ruée des influences, malgré la conquête, malgré les siècles d'oppression. Il faut aller à Prague pour comprendre la vanité de l'impérialisme et que, seules, les victoires morales sont effectives quand il s'agit des hommes. Il faut visiter la Bohême pour mesurer les erreurs, les sottises et les insuccès de la violence.

Quels que soient les conseils qu'on ait pu lui prodiguer, la race tchèque n'emploie pas son indépendance toute neuve à guerroyer, mais à construire. On a l'impression de rencontrer partout une volonté organisatrice, un vif amour du travail réparateur, un grand besoin de paix et de conciliation.

S'ils tirent un juste orgueil de leur révo-

lution libératrice, ils ne se livrent du moins à aucune fanfaronnade. Ils sont modestes, inquiets, prudents. Leur principal souci, si souvent exprimé par leurs artistes, si légitime, si honorable, est essentiellement spirituel : « Maintenant que nous sommes libres, disent-ils sans cesse, saurons-nous développer notre personnalité ? Saurons-nous être nous-mêmes ? »

Inquiétude pleine de noblesse, mais qui surprend l'étranger : depuis la bataille de la Montagne Blanche, la Bohême a vécu sous le joug et l'âme tchèque est, malgré tout, demeurée elle-même. Que craignent-ils donc ? La liberté aurait-elle cette vertu paradoxale d'annihiler les effets de la servitude ?

Je le répète, tous les artistes, écrivains, peintres, sculpteurs, que nous avons rencontrés, nous ont paru tourmentés de la même angoisse, animés du même espoir : « Maintenant, allons-nous pouvoir donner notre mesure ? »

— Qui sait ? m'a dit un jour M. C***. Qui sait ? Pendant les siècles d'oppression,

ils ont tourné leur ardeur, leur amour vers les belles lettres vers les arts, vers toutes les choses de l'esprit. Maintenant que les voici enfin maîtres chez eux, ils vont peut-être orienter tout leur effort vers le commerce et l'industrie ; ils vont peut-être devenir, comme les autres, des « gagneurs d'argent », incultes, avides et pleins de mépris pour la recherche spirituelle...

Je ne veux pas, je ne peux pas le croire. La culture et la ferveur morales du peuple de Prague m'ont semblé supérieures à celles que l'on rencontre en général dans nos pays occidentaux (la Suisse et la Hollande exceptées). Toutefois la parole de M. C*** (un Français qui remplit à Prague une fonction éminente) représente un avertissement si précis que je me fais un devoir d'attirer là-dessus l'attention de nos amis tchèques.

XII

M. Benes, ministre des Affaires étrangères, n'a pas quarante ans. C'est un homme de

petite stature, visage vif et nerveux, regard curieusement clair et mobile. Un sourire plisse ses tempes, de temps à autre. Une grosse veine se gonfle sur le front.

Un ministre jeune est un spectacle rare pour des yeux français. Un ministre qui a fait une révolution, c'est même un spectacle tout à fait exceptionnel.

Pas plus que le président Masaryk, M. Benes n'est un professionnel de la politique. Il a donné le meilleur de son âge à l'étude des sciences et de la philosophie. Puis il a conspiré, connu l'exil et l'aventure. Sa tête a été mise à prix. Il est de ceux qui ont fomenté la révolution et créé la Tchécoslovaquie à coups de télégrammes et de messages chiffrés.

Et maintenant ?

Maintenant, installé dans le palais et dans les meubles des Habsbourg, importuné par une valetaille qui semble un legs de l'ancien régime, ce jeune homme actif, hardi, pénétrant, me donne un peu l'impression de s'ennuyer. C'était un révolutionnaire de nature, et le voici, pour long-

temps, souhaitons-le quand même, enfoncé dans un fauteuil profond, aux prises avec ce qu'il appelle lui-même « la grise besogne quotidienne ».

Il m'intéresse énormément. Par la pensée, je le compare aux bonshommes usés qui se disputent le pouvoir dans nos vieux pays d'Occident, et pour qui gouverner n'est plus qu'une sorte de jeu comique et passionnant. La comparaison est tout à l'avantage de M. Benes. A coup sûr, ce jeune homme attentif, curieux, cordial, ne me paraît pas faire de la politique pour le plaisir d'en faire, mais bien pour construire quelque chose. Dans le fond de mon cœur, je murmure cette prière : « Qu'il reste ce qu'il est ! Qu'il se souvienne des temps héroïques et qu'il ne soit jamais gagné par les passions de nos jongleurs, de nos bavards et de nos pharisiens. »

XIII

M. Benes désire connaître nos impressions.

— Que pensez-vous, me dit-il, des relations actuelles de la culture française et de la culture tchèque ?

— Si je ne craignais pas de recourir à une comparaison scientifique, je dirais que la Tchécoslovaquie me semble emprisonnée dans ce que les biologistes appellent une membrane hémiperméable. La dépréciation de votre devise élève autour de votre pays une barrière qui n'empêche pas l'étranger riche de pénétrer chez vous, mais qui interdit aux Tchèques de la classe moyenne l'accès de nos pays occidentaux. Eh bien, la question des langues crée, dans l'ordre moral, une situation absolument analogue. Tous les Tchèques que nous approchons, depuis que nous sommes à Prague, parlent le français. Tous lisent nos auteurs et beaucoup s'emploient à traduire nos ouvrages dans votre langue maternelle. En revanche, le nombre des Français qui parlent la langue tchèque est extrêmement réduit. On en compte peut-être une douzaine. Or, si votre connaissance du français vous facilite la « version », elle ne vous permet que

rarement le « thème ». Votre importation morale est considérable et votre exportation à peu près nulle. Vous connaissez tout de notre pays, nous ne savons presque rien du vôtre.

Attirez chez vous de jeunes Français. Vous n'aurez aucun mal à les intéresser à votre patrie, à votre peuple ; sachez les attacher à l'étude de votre langue. S'ils parviennent à la posséder, à l'aimer, ils entendront tirer parti de leur savoir : ils traduiront vos auteurs en français. Ainsi vous commencerez à faire de l'exportation d'idées ; car c'est par les livres que la pensée d'un peuple chemine à travers le monde. Plus vous exporterez vos idées, plus nombreuses, plus drues, plus fécondes elles renaîtront : l'homme travaille d'autant plus courageusement qu'il se sent mieux écouté.

Les rapports diplomatiques, les documents officiels, les missions de propagande sont de petit effet quand il s'agit de rapprocher les peuples, de les faire s'apprécier et s'aimer. Ce sont les œuvres d'art qui éveillent la curiosité et entretiennent l'affection. C'est

surtout par Dickens, par Hardy, par Wells, par Kipling que je connais l'Angleterre. Si j'aime la Russie, c'est à cause de Moussorgsky, de Borodine, de Tourguenev, de Dostoïevsky, de Gorki.

Certes, il importe de voyager, de lier des relations personnelles, directes, humaines ; mais, si vous voulez vraiment nous ouvrir le fond de votre cœur, faites-nous connaître ceux qui en détiennent les clefs.

XIV

Nous ne pourrons jamais oublier certaine matinée que nous passâmes à Strahov. Après la visite du cloître et de la bibliothèque, trésor inestimable, les moines blancs nous conduisirent dans le jardin d'où l'on domine la ville aux cent tours (si Prague ne portait, je crois, ce nom, elle le mériterait). La colline de Strahov, toute parée d'arbres en fleurs et dorée de soleil, nous ravit si bien que nous y retournâmes dès le lendemain. Nous dénichâmes une guinguette

dont le jardin, à flanc de coteau, au-dessus des vergers, contemple la vallée de la Vltava et la cité baignée d'une brume délicate. Nous prîmes là un de ces repas dont le souvenir parfume et réjouit toute une existence. Nous étions en compagnie de Jos. Hrdinova et du professeur Marek, amis fidèles et guides scrupuleux avec qui nous fûmes heureux de partager cette heure incomparable.

Durant notre séjour à Prague, nos amis tchèques se montrèrent fort généreux de leur temps et ne négligèrent rien pour nous mieux faire connaître leur patrie. Des écrivains, les Drs Jelinek, Rutte, le professeur Fischer, Mmes Lauermannova et Tilchova, Mme Marie Majerova, qui remplit de hautes fonctions municipales, ont été, tour à tour, nos hôtes et nos cicerones. En leur compagnie, nous avons visité la ville, les musées, les églises, les monuments ; nous avons fréquenté les théâtres et assisté aux réunions des Sokols de Zizkov. Mais les Sokols sont trop connus chez nous pour qu'il soit intéressant d'en parler ici. Nous

n'avons pu voir l'atelier de Sturza, qui était absent de Prague ; mais nous avons vu ceux de Kafka et de Bilek. Nous avons pu apprécier plusieurs collections particulières. Les peintres Hofman, Joseph Capek, Zrzavi, d'autres encore, nous ont fait connaître leurs recherches et leurs travaux.

Un accident survenu à l'un des exécutants nous a empêchés d'entendre le fameux quatuor tchèque. Mais nous avons, chez M^me^ Rozenkrancova, entendu chanter des chansons populaires bohémiennes. Chez M^me^ Svabinska, nous avons eu le plaisir d'assister à une excellente et démonstrative séance de musique. Les poèmes des mélodies qu'avec un goût parfait nous chanta M^me^ Strettiova avaient été traduits pour qu'il nous fût possible de suivre utilement le concert. Je reviendrai sur ces poèmes tout à l'heure. M. Stepan, qui est compositeur mais aussi pianiste émérite, nous fit entendre plusieurs pièces de Novak et de Suk, les maîtres de l'école contemporaine ; puis nous fîmes connaissance avec les ou-

vrages des jeunes musiciens : Vycpalek, Vomacka. M. Stepan nous joua plusieurs mélodies populaires qu'il a subtilement harmonisées. La musique tchèque moderne semble puiser l'essentiel de son inspiration à même le trésor populaire. Elle doit à cette origine non seulement son goût de terroir et sa santé, dirait-on, rustique, mais encore d'être demeurée indépendante des puissantes écoles musicales qui se sont développées en Europe pendant ces cinquante dernières années. Dans ce que nous avons entendu, je n'ai pu reconnaître, à mon grand étonnement, ni l'influence allemande, ni l'empreinte russe, ni le charme riche, subtil et chatoyant de Debussy ou de ses pairs. La superstition de l'original et de l'étrange me semble n'être point entrée dans les préoccupations de ces musiciens, et cela mérite d'être signalé. Ils visent à s'exprimer plutôt qu'à nous surprendre, et ils ont quelque chose à dire. J'eus plaisir à constater qu'ils ont souci de traduire les émotions, les sentiments et les passions d'une humanité vivante, contemporaine.

UNIVERSITY OF VICTORIA
LIBRARY
Victoria. B. C.

Deux des poèmes mis en musique par Boleslav Vomacka nous plurent tellement que je ne résiste pas au désir de les transcrire ici, dans la fruste et naïve traduction que nous ont donnée nos amis et qui convient parfaitement.

Le premier, intitulé *Le soldat aux champs*, est de Frana Sramek :

Si je retourne jamais chez nous, je marcherai par notre rue,
Je marcherai par notre rue, lent et silencieux.
Je retrouverai notre trottoir et toutes les fenêtres,
Quelqu'un parlera, je ne répondrai point.

Mais ensuite je verrai, mais ensuite je verrai
Une chose étonnante. Je sécherai de désir
Quand je la verrai, quand je la verrai !
Et je lui dirai : ma petite maison, mon foyer, mon nid !

A chaque petite marche, ah ! que je sécherai !
Ce sera une bataille ! Ce sera un vrai combat !
Une belle dame viendra à ma rencontre,
Je tomberai dans l'herbe profonde, dans l'herbe profonde,

Dans l'herbe profonde... Si je retourne jamais chez nous,

Je m'assiérai auprès de ma femme et, trois jours,
je n'en détacherai pas mes yeux.
La nuit, je dormirai doucement à son côté. Le matin,
Belles, ah ! belles seront ses mains sur la couverture.

Je lui dirai tout. Et je serai pur. Après, je me lèverai,
J'arroserai les fleurs aux fenêtres. Je trouverai sous leurs petites feuilles
Une vie verte et bienheureuse. Je serai comme le laboureur et le berger,
Je ne serai plus soldat... Que ce sera beau !

Le second poème a pour titre : *Le Blessé*. Son auteur est Stanislas Hanus.

Mon Dieu ! mon plus grand regret ne me vient pas
— Aujourd'hui que mon jeune sang ruisselle sur la terre étrangère
Et que ma blessure me fait souffrir —
De ce que je n'entendrai plus jamais la terre chanter au printemps,
Ni de ce que ma vieille mère, lumière aux yeux, ne m'accueillera plus,
Ni de ce que ma bien-aimée ne m'embrassera plus jamais.

Mais pour tout ce qui a commencé à fleurir et ne
s'est pas épanoui,
Pour tout ce qui a voulu dispenser de la chaleur et
de la lumière aux hommes,
J'ai de lourds regrets,
Non pour tout ce qui m'est retiré,
Mais pour ce cœur fervent qui n'a pas été distribué,
Je meurs en douleur...

XV

Ces deux courts poèmes me semblent propres à représenter certaines aspirations profondes d'un peuple affectueux et pacifique, accessible au sentiment d'une large humanité.

Grâce à des traductions inédites de Hanus Jelinek et d'Emmanuel Siblik, j'ai pu faire connaissance avec plusieurs représentants de la poésie tchèque. A tous ces poètes : Otakar Theer, J.-S. Machar, Petr Bezruc, l'amour du pays malheureux inspire de beaux accents ; mais, sauf peut-être chez le dernier cité, on ne trouve guère d'expression de violence ; seulement un immense désir

de paix, de concorde et de liberté, et, pour le conquérant, plus de mépris que de haine.

Après plusieurs siècles de contrainte, durant lesquels ils ont toujours servi sous les étendards de l'oppresseur et pour des causes le plus souvent contraires à leurs sympathies, les Tchèques m'ont paru véritablement délivrés de toute gloriole militariste. Espérons que l'indépendance ne leur donnera pas trop le goût des parades et des aventures.

XVI

Ils ont encore à faire l'expérience de cette idée de « nation » qu'on a si cruellement viciée depuis sept ans et au nom de laquelle on a commis tant d'erreurs, tant d'injustices et tant de crimes.

Le fait même que, trois siècles durant, les Tchèques ont, en dépit de la servitude, conservé leurs traditions, leur langue et leur juste amour de la terre natale, ce fait met en lumière ce qu'il y a de noble et de

respectable dans le sentiment de la patrie. Mais l'usage arbitraire et offensif qu'on a fait de l'idée de nation, l'hypertrophie et la perversion de cette idée dans l'histoire du monde contemporain, tout cela engage l'observateur à en considérer avec défiance presque toutes les manifestations.

Nous nous sommes entretenus librement de ces choses avec la plupart des Tchèques cultivés qu'il nous a été donné de rencontrer.

— Patientez, nous ont-ils répondu. Laissez-nous prendre conscience de notre indépendance encore si fragile, encore si menacée. Laissez-nous manier, éprouver, vérifier certaines notions qu'il nous faut d'abord connaître par nous-mêmes. Et faites-nous confiance.

De tout cœur ! Ce peuple me semble apte à mener à bien une telle expérience et à comprendre que, sur les ruines des vieilles idées, d'autres idées s'organisent avec effort.

Quelles que soient les imperfections d'un régime en pleine organisation, la Tchécoslovaquie nous a donné le sentiment d'une

démocratie authentique, au prix de laquelle nos démocraties occidentales font figure de mensonge. La division de la société en classes y est moins blessante, moins apparente, moins odieuse que chez nous et les différentes fractions du peuple, moins séparées, mieux disposées à une compénétration féconde, peuvent unir leurs forces pour des buts communs plutôt que les épuiser en querelles intestines.

A maintes reprises, en contemplant cette jeune république en pleine fièvre créatrice et dont l'emblème n'est encore souillé d'aucune honte, je me suis pris à murmurer très bas et pour moi-même : « Heureux les peuples opprimés, car ils n'ont pas encore commis l'injustice, car ils n'ont encore offensé personne ! »

XVII

Est-il vrai que la gaîté soit le secret des pays vignobles ? C'est à quoi je pense en regardant vivre la société praguaise. On

cultive la vigne et l'on boit du vin en Bohême et en Moravie. Il se peut que cette particularité ne soit pas sans influence sur le caractère des Tchèques.

MM. René Mergel et Philippe Bordes, qui connaissent bien la Bohême et lui marquent, dans leurs articles, une ardente sympathie, dépeignent les Tchèques comme mélancoliques et taciturnes. Sans doute, nous avons bien retrouvé, chez les Praguais, un reflet de l'humeur slave ; mais leur mélancolie connaît de souriants intermèdes et des réveils joyeux.

Je me rappelle une soirée pleine de charme et dont la gaîté n'avait point cette couleur tragique qui empreint celle des Slaves orientaux. La pluie ayant gâté et écourté une excursion en automobile, toute la compagnie revint à Prague. Nous envahîmes l'appartement de M^me^ Lauermannova qui improvisa une collation. La soirée se passa le mieux du monde à deviser, à fumer, à chanter. Vildrac et moi, qui ne sommes pourtant aucunement doués quant à l'organe vocal, nous efforçâmes de donner

à nos hôtes quelque idée des vieilles chansons françaises. Par esprit de réciprocité, on nous régala de vieilles chansons tchèques. Presque toutes nous parurent souriantes, naïves, quelquefois gaillardes, toujours animées d'une sorte d'espoir. J'entends encore Mme Ruttova remplir le salon de sa voix chaude, neuve, émouvante. Le Dr Yahn, sans se départir d'un sérieux impeccable, accompagnait en sourdine. Et le Dr Jelinek fit, un instant, abandon d'une correction toute diplomatique pour exécuter quelques danses mi-farouches, mi-joviales, qui n'étaient pas sans analogie avec le trepak russe.

Nulle amertume au fond de ce divertissement ; mais une très franche, très simple gaieté. Même impression et plus vive encore à la représentation de *La Fiancée vendue*, au Théâtre national. Cet excellent ouvrage de Smetana, que tous les Tchèques s'accordent à considérer comme leur opéra national, et qui, depuis 1866, n'a pas été joué moins de sept cents fois, nous ravit par sa fraîcheur, sa richesse cordiale et rustique. Rien de plus

naturellement gai. J'en suis encore à me demander pourquoi cet opéra réussi, spirituel et d'une valeur musicale si sûre ne figure pas au répertoire de nos scènes lyriques françaises.

XVIII

Le soir que nous entendîmes *La Fiancée vendue*, on m'avisa que la représentation de *La Lumière*, à laquelle il nous serait prochainement donné d'assister, n'aurait pas lieu au Théâtre des États de Bohême, où la pièce fut créée, mais, précisément, au Théâtre National. Je regardai le vaste édifice, bourré de spectateurs jusqu'au faîte et, il me faut l'avouer, je ressentis un peu d'inquiétude à l'idée que mon ouvrage affronterait les risques d'une si grande scène. Par son sujet, par son style, *La Lumière* ne me semblait pas susceptible d'intéresser un public fort nombreux, et j'imaginai l'aspect pénible d'une poignée de curieux éparpillée dans un vaisseau de proportions si majestueuses.

La réalité fut une grande surprise et un grand réconfort. *La Lumière*, excellemment traduite par Jos. Hrdinova, fut représentée devant une salle comble, tout à fait attentive et sympathique. C'était, je pense, la onzième représentation. Je le répète, c'est à leur façon d'écouter que l'on doit estimer les hommes. Mais je prie de croire que je ne juge pas le peuple tchèque sur la faveur marquée qu'il voulut bien réserver à ma pièce.

Un détail curieux, et qui montre le rôle considérable dévolu, sur le théâtre, aux artisans de la réalisation : montée jadis par Antoine avec cette grande sobriété réaliste dans laquelle il atteint à la maîtrise, *La Lumière*, sur la scène praguaise, m'apparut entièrement transposée dans un sens symboliste et idéaliste. D'ailleurs, la mise en scène, le décor et le jeu des acteurs contribuaient excellemment à donner une grande unité de style au spectacle ainsi conçu.

A quelques jours de là, nous eûmes, au théâtre de Vinohrady, une bien bonne représentation du *Paquebot Tenacity*. Cette

pièce, malgré mon ignorance de la langue tchèque, me parut aussi bien jouée que par les acteurs du Vieux-Colombier, dont, pourtant, l'éloge n'est plus à faire.

XIX

M. Masaryk est entouré par tous les Tchèques d'un respect si affectueux, si dépourvu de réserves, qu'il nous eût été fort précieux, si la maladie ne l'eût rigoureusement isolé, d'obtenir de lui quelques instants d'audience. Nous eûmes du moins la grande satisfaction de nous entretenir, après la représentation de *La Lumière*, à la résidence présidentielle, avec M^lle^ Alice Masarykova.

Tout m'incline à croire que M^lle^ Masarykova reflète fidèlement les idées et les sentiments de l'homme admirable dont elle porte le nom.

De cet entretien je ne retiendrai qu'une phrase qui me semble, à maints points de vue, et caractéristique et chargée de sens.

J'avais, lors de notre arrivée à Prague, publié en manière de salut, dans un des journaux de la capitale, un très bref article où je parlais du rôle dévolu à la Tchécoslovaquie, centre géographique et moral de l'Europe. La conversation étant venue sur ce point, M^lle^ Masarykova trouva cette formule si heureuse et si juste :

— Oui ! oui ! Nous devons avoir l'intelligence occidentale et le cœur russe.

XX

Je voudrais, je devrais achever sur cette parole qui justifie et résume bien des réflexions, qui rend inutiles bien des commentaires.

J'ai entrepris non d'élaborer un document, mais de livrer, éparses, dans leur disparate, les notes et les impressions de deux voyageurs. Je remets à une autre fois de relater maintes choses qui ont ému notre curiosité, touché notre sympathie, provoqué notre étonnement. Aussi bien, pourrais-je, avec

des mots, peindre la miraculeuse allée de cerisiers en fleurs qui nous conduisit à Rostoki ? Faut-il raconter les beautés de Kutna Hora, figurer les petits villages bohémiens endormis dans l'immense plaine agricole ? Saurais-je analyser les réflexions que me valut le geste de ce vieux paysan tout englué dans son labour et qui se redressa pour saluer très bas, au passage, notre automobile dont il ne savait rien, sinon qu'elle était... une automobile ?

Aurais-je aujourd'hui le temps de parler convenablement de l'extraordinaire instinct décoratif des Tchèques, de leurs réformes sociales, de leur conception de l'enseignement public, des lois qui... Mais non ! Je dois également passer sous silence les entretiens que nous eûmes avec M. Spicek, avec Arne Novak. Il me faudrait sans doute aussi parler des groupes de jeunes gens qui vinrent nous voir, nous raconter leurs luttes, leurs espoirs. Il me faudrait parler des travaux de la Société Manes et de l'excellente revue d'Art *Volne Smery*. Il ne serait peut-être même pas inutile de dire un

mot du public qui vint entendre nos conférences... N'épuisons pas de si beaux, de si curieux sujets. La Tchécoslovaquie vient de naître ou plutôt de renaître sur son vieux sol. Nous avons, à Prague, beaucoup d'amis que nous retournerons voir et que nous recevrons ici. L'avenir est large et profond. Il nous réserve encore bien d'autres joies, bien d'autres tâches.

FIN

TABLE

TABLE

AVANT-PROPOS 5

I. L'ÉCRIVAIN ET L'ÉVÉNEMENT 7

II. LES INTELLECTUELS ET LA RECONSTRUCTION DU MONDE 51

III. JEUNESSE D'UNE RÉPUBLIQUE (PRAGUE, 1921) 65

CE CAHIER, LE PREMIER DE LA PREMIÈRE SÉRIE, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 JANVIER 1925, PAR PROTAT FRÈRES, A MACON. OUTRE LES 1500 EXEMPLAIRES MIS DANS LE COMMERCE, IL A ÉTÉ TIRÉ CXVI EXEMPLAIRES, DONT X SUR VERGÉ D'ARCHES, VI SUR PAPIER DE MADAGASCAR ET C SUR VÉLIN D'ALFA, NUMÉROTÉS DE I A CXVI, ET DITS DE PRESSE

039618

DATE DUE			
GAYLORD M-2			PRINTED IN U.S.A.

PQ2607
U53D35 Duhamel, Georges
Délibérations.